

Linda Lê, « tueuse en dentelles »

Linda Le, *Calomnies*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1993, 181 pages.

Ook Chung

Volume 36, numéro 2 (212), avril 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chung, O. (1994). Compte rendu de [Linda Lê, « tueuse en dentelles » / Linda Le, *Calomnies*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1993, 181 pages.] *Liberté*, 36(2), 155–161.

LIRE EN FRANÇAIS

OOK CHUNG

LINDA LÊ, « TUEUSE EN DENTELLES »

Linda Lê, Calomnies, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1993, 181 pages.

Le terrain n'a pas été déminé. Longtemps après l'accord de paix, des explosions se produisent et font encore des victimes. (p. 76)

Les livres de Linda Lê sont des explosifs délicatement maniés par des mains de jeune fille. Après *Un si tendre vampire*, *Fuir*, *Solo* et *Les Évangiles du crime*, Linda Lê, écrivain d'origine vietnamienne, vient de publier un cinquième livre au titre cinglant et où la part de l'autobiographie¹, à peine voilée, fleure le règlement de

1. Dans un entretien que j'ai eu avec Linda Lê, le 9 novembre 1993, elle a tenu à nuancer la notion d'autobiographie : « Une autobiographie, c'est généralement une histoire de sa propre vie, une quête de ses origines, une recherche de sa propre identité, ce qui est le point de départ du roman, mais l'idée du roman, et c'est pourquoi j'ai donné ce titre, c'est plutôt une autobiographie qui est désaxée, détraquée, et qui cherche à donner quelques idées d'un itinéraire mais qui cherche aussi beaucoup à brouiller les pistes et à donner autant de fausses pistes et d'invraisemblances... En fait, c'est une autobiographie avec l'idée que malgré tout, la vérité, c'est une part de mensonge. »

compte. Ce qui surprend au premier abord dans ces livres, c'est la virtuosité du style, comme si une écriture aussi ostentatoire avait quelque chose d'un peu incongru dans une œuvre au noir (« un ruban autour d'une bombe », disait Breton de la peinture de Frida Kahlo). Mais le malaise provoqué par les livres de Lê n'est pas accidentel ; il ne fait que nous rappeler à la culpabilité même de l'écriture. Tout écrivain n'est-il pas en puissance un « tueur en dentelles » (p. 40), un vampire et un cannibale, un cambrioleur de la vie d'autrui, assoiffé de drame et de sang, ou un comptable de ses propres malheurs ?

Calomnies est un livre sur la folie, sur la quête du père et de l'identité, un roman de l'exil et du déchirement entre deux cultures. L'héroïne, une jeune femme immigrée en France et qui s'est taillé une carrière dans les lettres françaises, écrit à son oncle dans l'espoir de faire la lumière sur son véritable père et de renouer avec l'oncle qu'elle n'a pas vu depuis quinze ans. La lettre bouleverse l'existence de l'oncle, le « Chinetoqué » pour son entourage, ancien pensionnaire d'un hôpital psychiatrique et qui traîne une vie obscure entre son hôtel minable et la bibliothèque où on l'emploie charitablement. L'oncle décide de rédiger un « rapport », ébauche d'une réponse possible à sa nièce et qui ne lui sera transmise qu'à la toute fin, quand il sera peut-être trop tard. Le déracinement et une haine partagée pour leur milieu familial rapprochent ces deux personnages : mais là s'arrête tout complicité, car dans ce roman rempli de fiel et de fureur les alliances se font rares et chacun trouve son salut dans la solitude, la folie ou l'écriture.

Le tableau familial que brosse Linda Lê est un véritable nid de vipères. L'héroïne doit choisir entre l'image de ce père bafoué qu'elle a toujours connu, abandonné au pays natal par l'ostracisme du clan familial, et

l'image romantique de « l'homme de goût », ancien haut gradé de l'armée occupante mais aussi « l'Étranger » qui, au moment de sa dérobade, lui a fait le cadeau empoisonné d'une identité flouée. À qui ira la piété filiale ? Question d'autant plus épineuse qu'elle devient un terrain de bataille symbolique entre les valeurs prônées par la Sainte Famille, qui juge tout à l'aune de la réussite sociale (« Dans cette famille, il n'y a qu'une alternative : ou on devient fou ou on gagne de l'argent » [p. 78]), et ceux qui ont pris la mauvaise tangente, les membres dévoyés de la famille qu'il importe coûte que coûte de broyer et d'extirper afin de ne pas nuire à l'image de la réussite, tel le souvenir maudit de l'ancêtre fou qu'on enfermait dans une cage, telle la passion incestueuse unissant l'oncle et sa sœur.

Pour les deux protagonistes du roman, l'adoption d'une langue seconde représente une rupture avec le passé, une conjuration de la mémoire², une renaissance en quelque sorte ; mais cette renaissance est également un cadeau empoisonné puisqu'elle fait d'eux des apatrides à l'identité flottante : « Nos racines sont à fleur d'eau » (p. 173)³.

2. Ce rejet presque allergique de la langue maternelle (« Ce qui l'irritait plus encore, c'était que l'inconnu s'était adressé à elle dans sa langue natale » [p. 20]) a été admirablement analysé par Louis Wolfson dans *Le Schizo et les langues*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1970.

3. « C'est en partie lié à mon itinéraire personnel. J'ai fait, au Viêt-nam, des études en français, ce qui fait que je me sentais déjà très étrangère dans mon propre pays. Et la culture vietnamienne m'est assez peu familière, je la connais très mal. Je connais mieux la culture française (...) il y a déracinement et une espèce de perte d'identité et de folie qui accompagne tout cela. Il y a le rejet familial comme forme de déracinement et aussi la folie comme déracinement, le déracinement étant aussi une forme de folie. C'est le double "je(u)", jeu comme dans J-E et comme dans J-E-U. » (Extrait de l'entretien)

Le thème de la culpabilité hante l'univers de Linda Lê, où l'écriture est souvent associée à un acte frauduleux⁴. Dans une des nouvelles les plus saisissantes des *Évangiles du crime*, « Vinh L. », l'écrivain est comparé à un anthropophage qui s'autorise des malheurs d'autrui pour en faire du matériel romanesque. La question posée par Lê pourrait se résumer à cette phrase de l'écrivain polonais Stanislaw Jerzy Lec : « Est-ce que l'anthropophage a le droit de parler au nom du digéré⁵ ? » L'écrivain est aussi celui qui dévore son propre cœur, comme dans le tableau de Munch reproduit sur la couverture du livre. L'écriture est le recours de celui qui a trahi, écrivait Genet. Elle ne va jamais sans une certaine impudeur lorsqu'elle est liée à la souffrance. Celui qui a souffert se sait à jamais habité par un reliquat d'indignité et d'irrécupérable, et pourtant grande est la tentation de rendre ce malheur séduisant, « payant », et de le monnayer par des mots, fût-ce sous couvert de vitriol lancé à la face de la société. L'écrivain, d'une certaine manière, est un transfuge qui espère convertir sa révolte au pouvoir des mots et transformer ses souffrances en biens symboliques. Le capital verbal compense le déficit existentiel et la parole pamphlétaire devient le salaire du pauvre, son *pretium doloris*, inversant le rapport entre propriété matérielle et propriété morale. Cette obsession de la propriété revient dans tous les livres de Linda Lê. Dans *Calomnies*, il est beaucoup question du rôle sym-

4. « La culpabilité est à l'origine de l'écriture pour moi (...) » (Extrait de l'entretien)

5. Stanislaw Jerzy Lec, « Maximes » (traduction de Roger Caillois), NRF, n° 229, janvier 1972, p. 126. À cette question, Linda Lê répond : « Je ne dirais pas "au nom du digéré", je dirais plutôt que l'anthropophage, c'est le mangeur de ce qui est muet. Et que la littérature, c'est à la fois le broyeur de ce qui est muet et aussi le crachoir de ce qui est digéré. » (Extrait de l'entretien)

bolique de l'écriture, de la langue et des livres. Dans cette famille où ne comptent que les valeurs matérielles, la culture constitue une forme de dissidence, et l'attachement à la littérature, à la poésie, s'oppose à l'opportunisme nauséabond et à la fausse culture affectée par la Sainte Famille⁶.

Calomnies est avant tout l'histoire d'une rédemption ratée. D'un sursis dérisoire. Que fait-on quand on a été irrémédiablement mutilé par la vie, quand on a commis une faute irréparable qui nous empêche à jamais de vivre la conscience en repos et nous laisse devant la « boutique des regrets éternels » (p. 98) ? On lèche ses plaies, en se faisant cynique, missionnaire pénitent, dément, ou écrivain. Chacun des personnages devient à sa façon « mangeur de glu » (p. 85), sans pour autant cesser de se calomnier. « Parler de soi sans intention calomnieuse ? Autant cracher dans un puits vide », lit-on sur la quatrième de couverture. On joue au révolté, au dégoûté, à la tête brûlée, et on se contente des miettes qui tombent sur notre chemin, comme un cabotin des rues. On brade ses plaies comme des colifichets. La théorie de la glu, c'est le sursis du lâche, la loi de l'inertie qui nous dicte des gestes auxquels on ne croit plus. *Calomnies* est un roman où se disputent le cynisme et le désir de survie,

6. Sur la question de la culture comme forme de dissidence : « Pour moi, j'ai toujours su que c'est la culture qui m'a sauvée, la culture dans le sens des livres ; mais les livres m'ont également mise à l'écart par rapport à ma famille, par rapport à une certaine génération aussi, ce qui a formé une certaine solitude. (...) Mais il y a aussi une volonté d'échapper à tous les conformismes, même dans l'écriture. C'est-à-dire qu'il y a pour moi plus que le conformisme de vie, le conformisme social ; il y aurait aussi un conformisme de l'écriture qui consisterait par exemple à trop exploiter la figure de l'écrivain exilé qui exploite la clientèle de l'exilé, l'idée du métèque qui raconte des histoires d'exotisme. » (Extrait de l'entretien)

la sentimentalité et le « protocole du dégoût » (p. 133), la rédemption et la chute.

Certains critiques ont reproché à Linda Lê la noirceur de ses livres, son penchant à cultiver la douleur et à thésauriser les plaies (« J'ai toujours l'impression, dit-elle, d'être non pas devant des critiques, mais des médecins qui me demandent : « Et alors, ça ne s'arrange pas ? »), mais cette attitude nous vaut aussi des phrases d'une rare densité :

Tout homme vit de l'horreur qu'il a vue. Leur regard dit, Voir, c'est souffrir. Voir, c'est apprendre à vivre avec une rétine endeuillée. (p. 84)

Le désabusement précoce, dit-elle, est une maladie dangereuse, qui peut se révéler mortelle. Cette maladie préserve la jeunesse de celui qui en est atteint, mais elle attaque ses fonctions vitales. En apparence, il est jeune, il est sain, mais son sang est empoisonné, sa tête malade, ses nerfs piétinés. (p. 129)

Et surtout, cette phrase tremblée, troublante et tragique : « Qui pleure dans mon sang ? » (p. 35), qui résume à elle seule la débâcle d'une impossible quête d'identité.

À quoi ressembleront les futurs romans de Linda Lê ? Que nous réserve cet écrivain féru de Kafka, de Thomas Bernhard, de Natsume Sôseki, de Schopenhauer et de Nietzsche, et qui, au seuil de la trentaine, laisse derrière elle une œuvre jonchée de naufrages et hantée par l'amertume, la folie et le désespoir ? Parviendra-t-elle à se désengluier de ce « désabusement précoce » et à hisser son regard vers des horizons nouveaux ? À coup sûr, la noirceur du début a pris de nouvelles teintes, la palette s'est enrichie. « Je crois qu'il y a comme une vision qui, au départ, était noire mais très lyrique, presque abstraite,

et que la vision s'est corrigée au fur et à mesure tout en allant toujours dans la même direction. Il y a des nuances de noir, la noirceur n'est plus... C'est un peu paradoxal de le dire mais ce n'est plus une noirceur uniforme, ce n'est plus la même couleur unie du noir. C'est comme si j'avais réussi à distinguer des nuances et que, par exemple, je perçois maintenant du noir qui est cocasse, ce que je n'avais jamais vu au départ. »